

Les Français envient notre bonheur -Journal (1826-1848), par
Rodolphe APPONYL (Taillandier-2008)
Pages du journal de la reine Victoria (2008)

« S'il fut, en France, un Gouvernement où nul idéal
n'apparaît, c'est celui pendant lequel la France
végéta, de 1830 à 1848. »
Souvenirs d'un demi-siècle par
Maxime du CAMP (1888)

Voilà deux livres qui reproduisent, chacun, le journal tenu par un diplomate autrichien, le comte Rodolphe Apponyl, et par la reine Victoria. Tous deux décrivent le Paris de la première moitié du XIX^{ème} siècle, de la fin de la Restauration aux premières années du Second Empire. Le premier, aristocrate hongrois, attaché d'ambassade à Paris, raconte sa vie, partagée entre bals, réceptions de toute nature et observation de Paris, ville insurgée, où l'émeute couve, éclate, dégénère en révolution. Victoria, au contraire, et ce journal est un inédit, raconte avec spontanéité, délicatesse et finesse, sa visite officielle en France.

Apponyl livre un véritable miroir de la France, celui d'un diplomate qui mène une vie mondaine facile sur le cratère du volcan. Sa vie est faite de bals, « sans fin », note-t-il, de dîners, concerts, spectacles. Bal donné aux Tuileries sous Louis-Philippe, avec 4.600 invités, dans l'aristocratie, chez les *nouveaux riches*, comme Fanny Lehon, femme du ministre de Belgique, indépendante depuis 1830, mécène de Morny dont elle finance l'envol et... hérite d'un enfant.

On danse dans les salons et on se bat dans les rues. Paris est une ville dangereuse, en perpétuelle insurrection. Sa réputation internationale est détestable.

Paris fait peur à toute l'Europe et c'est si vrai que Bismarck refusera d'y faire entrer ses troupes en 1871. Il s'en tiendra à un siège prudent de quatre mois, à la manière de Thiers qui évacue Paris en mai pour livrer la ville à l'émeute et la reconquérir rue par rue. L'émeute est permanente, meurtrière, comme en ce 22 novembre 1827 où elle fait, note Apponyl, 100 morts, 6.000 à Lyon, en 1831. Les combats sont d'une extrême violence, de part et d'autre. On ne fait pas de quartiers, ni chez les émeutiers ni dans la *Garde nationale*, pourtant divisée et peu sûre. Sac de l'archevêché, massacre de la rue Transnonain, attentats à répétition contre le roi dont celui de Fieschi qui fait plusieurs dizaines de morts, choléra qui fait 15.000 morts à Paris dont Casimir Périer, chef du gouvernement, tous accusés par la population d'empoisonner Paris. Metternich dénonce la France, « perturbatrice de l'ordre international. »

Rien n'y fait, ni les efforts désespérés de Louis-Philippe pour devenir populaire ni sa volonté de sauvegarder sa vie privée. L'expédition d'Alger, le retour des cendres de Napoléon, en plein hiver 1840, par un froid sibérien, ne calme pas le peuple de Paris, pas davantage les partis, coalisés contre le régime du *Juste Milieu* :

les Républicains, frustrés de leur victoire de 1830, les Bonapartistes qui accusent Louis-Philippe d'humilier la France, les Légitimistes qui laissent comploter la duchesse de Berry, mère de *l'enfant du miracle*.

- 38 -

Louis-Philippe affiche un mépris souverain face au danger et à ce peuple qui le déteste. Il s'expose en famille, avec ses cinq fils et ses trois filles dont l'aînée deviendra reine de Belgique. Mais aucun de ses fils ne pourra contracter d'alliance avec les cours catholiques, l'aîné disparaissant, en 1842, dans un accident de cheval.

Même les gouvernements dont le roi nomme le premier ministre ne lui sont pas favorables, Thiers, le premier, qui, selon Apponyl, attend la mort du roi et travaille à l'évolution parlementaire du régime ; Ces gouvernements vont même ajouter le discrédit au régime en affichant un goût immodéré pour l'argent et la corruption, quand ce n'est pas le scandale de procès retentissants (Lafarge, Praslin).

Même la politique étrangère de Louis-Philippe, empreinte d'une sage modération, lui sera reprochée. Il noue des relations d'amitié avec le couple Victoria d'Angleterre-Albert qui viendra séjourner au château d'Eu, mais il n'en retirera pas les effets positifs. C'est Napoléon III qui concrétisera l'alliance franco-anglaise par la guerre de Crimée et la visite officielle de Victoria à Paris, à l'occasion de l'exposition universelle de 1855.

« Les soldats français sont des lions,
commandés par des ânes. »

Général TODTLEBEN,
Commandant de Sébastopol

- 38 -

Victoria restera en France du 18 au 28 août. C'est une première dont la reine se réjouit pour sceller la fraternité d'armes en Crimée. L'Angleterre a le beau rôle : elle a voulu cette guerre pour freiner la progression de la Russie vers les mers chaudes et la route des Indes. Napoléon III s'y engage sans buts de guerre précis. Il y laissera 100.000 morts dont 80.000 du typhus et choléra. L'Angleterre obtient la fermeture des détroits à la flotte russe et Paris, son congrès pour effacer celui de Vienne. C'est peu et cher payé.

Victoria n'en est pas moins ravie de ce voyage officiel en France. Elle est curieuse, pleine de vie, admirative de Paris, en cours de transformation par Haussmann. Elle est là avec Albert, le prince consort auquel elle voue une passion reconnue, et deux de ses enfants, sa fille aînée, Victoria, qui épousera le prince héritier de Prusse, Frédéric-Guillaume, futur Frédéric III, père de Guillaume II, qui régnera trois mois et le prince de Galles, futur Édouard VII, qui montera sur le trône, en 1901, à 60 ans.

« Ils (Napoléon III et Eugénie) sont charmants,
mais ce sont des étrangers. »

SAINTE-BEUVE

Victoria habite au château de Saint-Cloud, détruit pendant le siège de Paris, se rend, tous les jours, dans la capitale pour des réceptions, visites, bals dont celui de l'Hôtel-de-Ville où se pressent 9.000 invités. Victoria a 36 ans ; elle est séduite par la France, par le couple impérial, parle vrai quand elle s'impatiente du prince Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Napoléon III, âme damnée du régime. Elle relève ses *manières grossières* «*le Prince se veut du peuple*» *il lui fait peur et ne peut le supporter*. Victoria s'étonne quand elle est accueillie sur le quai de la gare d'Abbeville par «un préfet obèse», s'émerveille quand elle est escortée à Boulogne par les *Cent-gardes*, l'élite de la cavalerie qui caracole autour du carrosse.

- 39 -

Est-ce la faiblesse de Napoléon III qui peut engager une politique de longue haleine, comme l'alliance anglaise, la sceller et la perdre d'un coup par une politique dogmatique, dictée par des principes, comme celui des nationalités ? La guerre d'Italie rendra à Napoléon III la réputation qui était la sienne, en 1851, celle d'un aventurier, dangereux pour l'ordre européen. L'Angleterre s'éloignera de la France, désespérément seule en 1870.